

VERMI FUGA

littérature, poésie, théâtre, arts plastiques, visuels, sonores...

mars 2015

N°11

prix : 1 €



Claire Hurrimbarte page 3

Aurélien Marion page 4

Doc(k)s
le monde en stock page 5

Guénolé Boillot page 6

Lucie Dumas page 8

MUCEM

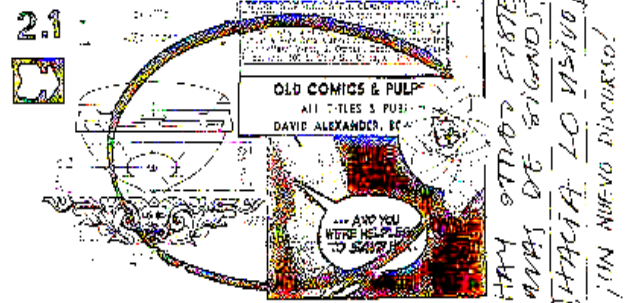
passerelle entre Europe
et Méditerranée

page 7

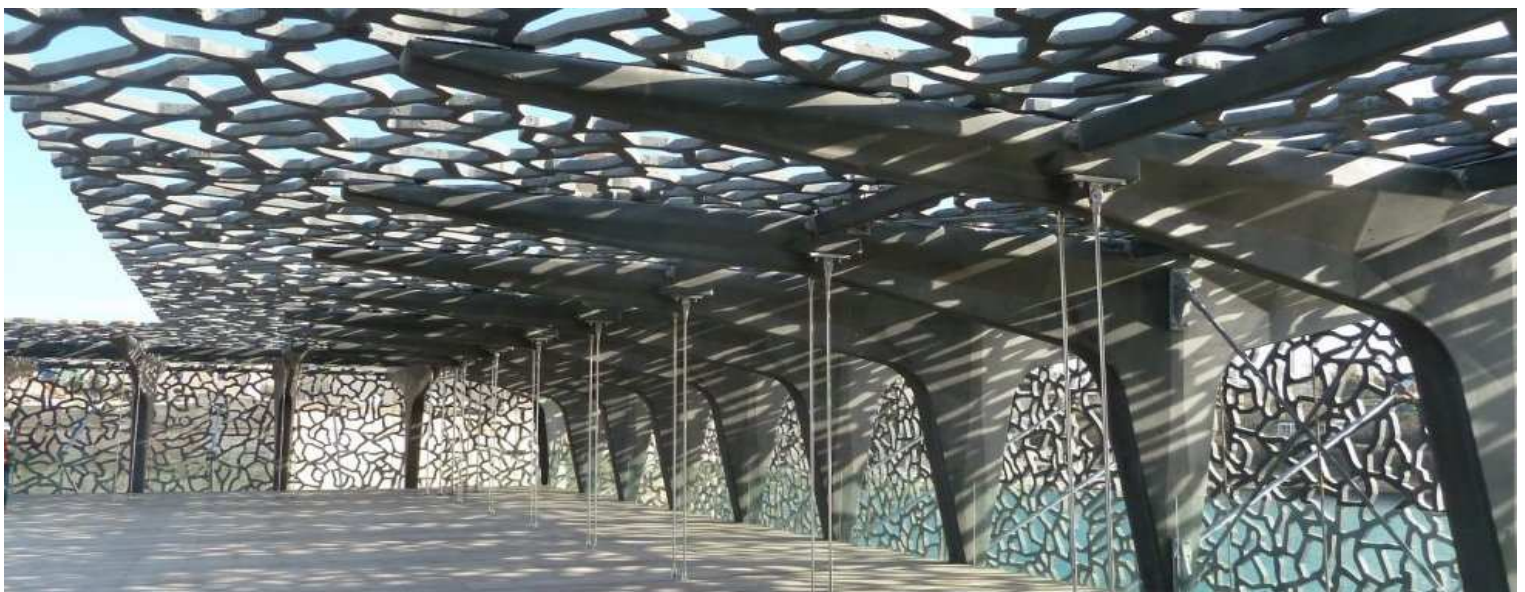
DOC(K)S N° 5/6



a) UN CAMINO EN UN NUEVO contexto
b) LENGUAJE X contexto
c) CAMINO: A + O = POESIA VISUAL
IMAGEN SE MANTENIDA



2.2 OTROS AUTORES Y PUBLICACIONES:
LUCIA MARCUCCI - DANARDO OGAZ -
WILIANO ORI - HORACIO ZABALA - SAMUEL
FEIJOO - MARGRY CIRNE - FLO. GARDZON
CES PEDES - SORGE CARABAU - D. BARBOZA



Frank Smith page 9

Eric Françonnet page 11

Serge Muscat page 10

Jean-Marie Gleize page 12

le lieu : la librairie Scrupule



C'est à la fois une librairie, une bibliothèque et un « espace de vie », le tout placé sous l'égide d'une toute petite association de quartier.

Comment la connaissons-nous ? Tout simplement parce qu'il y a un an ses responsables nous ont contactés pour nous commander des ouvrages...

Nous vous en parlons aujourd'hui pour vous inciter, si vous passez cet été par le département 34, à leur rendre visite.

Derrière cette structure associative très locale du quartier dit « sensible » de Figuerolles, près du centre de Montpellier, se cache en effet une équipe de « militants » des plus dynamique œuvrant pour une cause qui n'est pas très éloignée de la nôtre : « l'échange et la diffusion d'idées ». Des « idées » autour de la littérature, bien sûr, mais également de l'écologie, de l'immigration, du conflit israélo-palestinien... Des soirées cinéma, des conférences, expositions, débats sont régulièrement proposés pour « partager » tout cela...

Détail amusant : la librairie Scrupule se situe entre une épicerie de nuit et le bar de La Pleine Lune...



Librairie Scrupule, 26 rue du Faubourg Figuerolles, 34070 Montpellier. Accueil du mardi au samedi de 14 à 19 heures. Tél : 04 67 92 24 18 ; e-mail : librairiescrupule@gmail.com. Blog : <http://librairie-scrupule.blogspot.fr>

l'édito

Les mots comme arme... C'est avec cette proposition que nous achevons l'édito de notre n°10. Nous n'avions pas encore vécu les événements des 7 et 8 janvier 2015... Les mots, les dessins comme arme...

Encore faut-il bien identifier l'ennemi. Puisqu'il faut se battre, puisqu'on ne peut pas ne pas se battre si l'on croit encore un peu en l'homme, si l'on croit qu'il y a encore quelque chose à sauver en lui. La marée humaine, les marées humaines qui se sont formées en réaction le 11 janvier nous ont plutôt rassurés à ce sujet...

Demeure la question de l'identification de l'ennemi. Réponse a priori facile ici, avec le fanatisme, l'intégrisme religieux et leur émanation destructrice : le terrorisme.

Oui, cible très facile à reconnaître dans la foule (?) des ennemis du genre humain. Le problème est qu'il y en a (justement !) d'autres. Le fondamentalisme n'est hélas pas la cause de tous les maux de notre époque. Ni non plus celle qu'il nous est le plus aisé de supprimer...

Cela dit, si, quand il se manifeste, il occupe aujourd'hui, souvent de

façon spectaculaire, régulièrement nos médias, ce fléau n'est aussi et heureusement pas le plus répandu. Il reste le fait de quelques poignées d'illuminés réparties çà et là sur la planète dont les actes et les paroles relèvent moins de la ferveur religieuse que de la psychiatrie.

Le fanatisme religieux est bien un de ces ennemis contre quoi il faut absolument lutter, mais parce qu'il est précisément très minoritaire, localisé, circonscrit, et donc hautement identifiable, ce n'est peut-être pas le plus dangereux.

Il en est de bien plus pernicieux, parce que banals, tolérés, acceptés, passant inaperçus ou se présentant sous des dehors anodins. Il en est de généralisés, de mondialisés dont on ne se méfie pas assez.

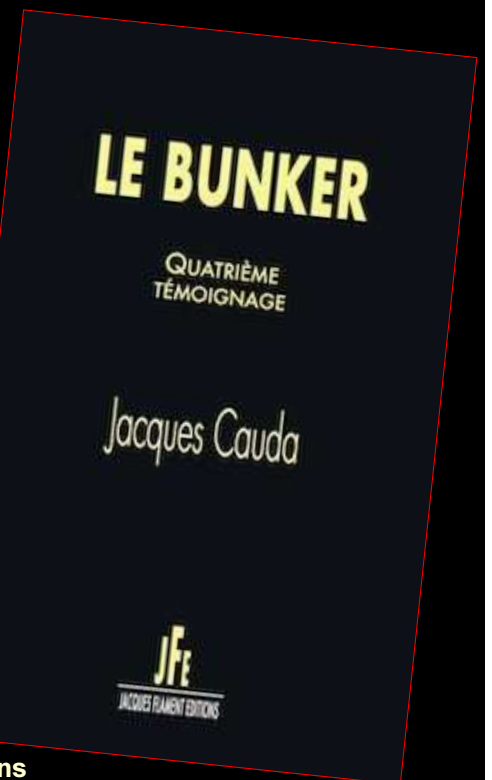
C'est à ceux-là qu'il nous paraît urgent de s'attaquer. À ceux-là car c'est à cause d'eux si le monde est aujourd'hui ce qu'il est, si l'homme, qui, sur le plan matériel a maintenant tout pour être heureux, ne l'a jamais si peu été. Ces ennemis-là se cachent dans chacun d'entre nous...

P.G.

chez les autres

« Attention, à ne pas mettre entre toutes les mains. Jacques Cauda, le vénéneux, le sulfureux, est un descendant en ligne directe du divin Marquis. D'ailleurs, l'auteur met en garde dans l'avant-propos de son livre jouissif : « ... Une somme d'horreurs tendue par le désir du désir, ce vieux concept rebattu et passé de mode. Dois-je vous prévenir une fois ultime, que c'est ce à quoi vous allez être confronté dans les lignes, les éclats, que vous lirez après moi ? En plus abominable. Ignoble. Insoutenable apologie du pire. Avalanche d'immondices les unes les plus sordides que les autres et contre laquelle je vous mets en garde formellement. » Attention les yeux ! Vous ne pourrez pas dire que nous ne vous avons pas prévenus ! Ces basses considérations mises à part, Cauda est un virtuose : du style, de la langue, de l'imaginaire luxurieux... »

Jacques Flament



Le Bunker, quatrième témoignage de Jacques Cauda, Éditions Jacques Flament, 2015. 82 pages, 10,00 €.

Claire Hurrimbarte

Torpidus Lubrico Perturbatus (début)

Comme le Croyant j'habite grassement le bourbeux qui berce le travail de mes yeux.

Je me buse, je psalmodie. Ce n'est jean-foutre qu'un peu de choppe et ode gorgée que je pourfends de Glamour.

Considérant El-éminence amas de taire aussi dite l'ensevelie et Enflure génitif à légendaire, le racket anecdotise Itou l'impoli : cet aucun rudimentaire. Je cyanose l'écume du torpilleur.

Je ferai donner la liberté, en sorte qu'il est inévitable que des idoles n'eussent osé la déclaration en empeureur des forçats.

La relation entre horrible et combien est la relation entre Dieu et l'homme.

Réalités à formuler ; litanie bêlante...

Complicité à grand renfort sadisme.

Compromis avait avant le traduit dit, tenter de tuer.

Compagnie nous-mêmes en progressiste, infinis auteurs des justes monte-charges sociaux de subsistance saturés d'acide libidinal.

» Je « annexé ; pansement féodal pour entité larguée, aujourd'hui en copropriété. Éplucher les invalidés.

Version lassante d'une signature, participant jouant le rôle d'Intriqué, on s'accomplit. Proclamer l'inoffensif est immangeable même servant à se tenir debout dit Étalon tout écervelé.

*

Contente pété de thunes et casse ses dents contre les arbres, implore ® qu'il y a de demeurer libre.

Ah ! Donnez-moi au travail, faisant seul la légitimité de la plaidoirie.

Députés suce frotteurs et cadavérine nourrissante outrent nos tares.

Masse critique quantifiait des taches parmi les goûts, la pensée, le style remarque d'une orgie évidente devenant cet ultra-petita ; risible s'offrait quand nous pareissons malveillant.

« eh » notable subjectif, if inexpressif.

Ah ! Faculté intellectualiste, hom édifice, aïe ! tripe prose.

L'affreux rire idiot de la cause efficiente, il étrennât sémantiquement fort un maîtriser transitoire.

S'il est vrai que la tentation naturelle est la chambre de glace ; j'espère avoir la sélection touffue.

Le marcher sur articulation

Le donner forme, dévotion pour d'affres garçonne et stricte occasion de saisir, d'arracher un paquet, urbanistique ardeurs en idées incestueuses. Synaptase, maussade salsa que d'user quelques mots si prohibitifs pour d'automatisables pokers moyennant des zéros.

Et l'alluré Marx, aristoloche sur trottoir, crâneur le dit encore infini, un solitaire sentiment d'attraction sociale entre individus marchandant a lot off bof d'amour.

Mézigue, elle lépreuse d'années composées de redances, s'agit de s'expliquer ; gênante en période de parfaite exhibition : l'anecdotique, l'agrèer et l'acquêt. Nul flux pour une avant-première à l'énergie débitrice, conceptualisation en forme de procto-colle.

Bruit des lèvres ; un de nous excréation mythologique se déshabituant à force de curiosité. Dépulpée, l'électronique rétrocession en réseau d'une usure phonétique en tonsurant les complètes utilisations — mais comme fut renversé connaisseur ce torturé barème légendaire afin de finir par s'affirmer dans la sensation produite — « *S'abattront les effloraisons* » de ceux qui furent en veine raffinée ouvrant de sombre ébauche dorsale, précisément comme Drelin on court avec Ladyfinger imaginé l'électrocuté.

*

L'expérience acquittée par la maternelle, Essaye-la mauvaise foi, quels gradins étudiant à assurer ?

À l'abaisse-langue « divin ami m'a triballé » l'érotisme Lycée

Point de conclusion vers l'oubliée surinfection.

L'appuyée hésitation pour l'estimer Nature, intelligible relativement terme invente des ambiances écoeurants la nausée et paraît par conséquent très éloignée de la forme argilo lunatique à la détente ou thérien l'effronté. Abandonnateur sidéral, l'ultravide bagagiste d'un circulateur esthéticien, laps de complications à l'intention d'imminent inventent autour d'Opère nonobstant un naturel !!

À la *Limite machin chose* l'autre aromatique possible, intuitionnisme de perplexité, axe à pâte molle d'un duo de négligeable, subtilité surpiquée de la préposition « *Never Mind les Belbes* ». Le recourbé espace de contention avec ciel d'attente, l'utéro-univers terminus en mode re-. Rachis obtenu à l'attention de quoi de neuf, céleste dérangement de trans-Miss Univers, réalisations de corps additionné d'eau ou une prochaine allure des participes présents...

L'impression occasionne un emphatique nous-mêmes, cette messagerie génétique d'un propos coéquipier charrie simplement une observation à l'Argus, qu'elle scat...

4 Aurélien Marion

[ep. 1 - mutexturage putopique]

s'agirait -nonobstant les obstacles exorbitants- de.
gisant rats.
pi de.
grain de graal gond de train tri vallons graalvitons aargl
gras largue l'org vite vit grave long art
dard rôle ile divaguons.
s'agirait -nonobstant les obstacles exorbitants- de.
acc. espaces sombres partis depuis longtemps. dans le
firmament interstellaire. pipes hack d'oxy
nano plug connect in enter waaaaaaw
w
w
triturant son gros godilaton, expliquant au natif de l'exo-
planet 169 l'usage des peaux bitoniques
en vie en vue des orgasms supraluminaux.
lui, bandant de tous ses dermes pores suant, t'écoutes
excité si présent cypr in t'y prend mais le
voyage doit. quoique.
et puis orifices avides ses bites ses. n r git noire aspire
ses. et puis. glisse, gisse. jaillissant. si
visqueuse que
son frère pissant pour fluidifier le foutre de l'extra-
terrestre
puissants jets j j j
pixels in your face
planète Terre, Voie lactée, matrice X, futur proche.
tu t'extirpes – étripé, détrempé – des détritrus triturés de
sa texture
spectres de peaux de pigeons bidons cryogénisent
capteurs photonhaptiques pour l'app.
lux
imprégnée de sperme mouillée dégoulinante jouis-
sance.
ure.
[changer c'est prostituer l'humanité][changer c'est pros-
tituer l'humanité][changer c'est prostituer
l'humanité]
tas cite tournis sa tu roulis tard fut TACITURNE fuck
orbe de motière verbes turgescents ruine nuit
tu
fais face aux zombinaires aux vampirobos aux.
tu
et tes.
narrats mutants scriptoxiques .txt
marrants nus tant sciptoxiques ext.
planète Ether, Voie mutée, matrice Y, futur proche.
lueurs diaphanes opalescentes limbiques
images dévastées au phosphore radioactif
et ces morves fukushimiques secouant les survivants
les autres, ceux.
c
eux.
bizarre ambiance ici. semblerait que les. bleutés sales
verse. abri néoniques dildactifs.
superbrachyons au loin.
et elle holo les externets flous low tohu-bohu – l'eau
sortant suintant lue – tubes qubits.
[changer c'est prostituer l'humanité][changer c'est pros-

tituer l'humanité][changer c'est prostituer
l'humanité]
lambris de brouillards embryons débris transis ambre
bizarre infinie antre entrouillard
T FOUTU
t'es fou
t u
toux solaire volutes et puis nous qui voulons lovons le
désastre le ch le q le putain de. la.
CHAoS TARSIS

[ep. 2 - GROPOETRY - warmholes]

orées du trou noir xy13.
luisant là lui sentant sa
ça y étant capiteuses et humides ici pisseuses
insu suce l'amas tris cellulaires d'air lie vive
flash flesh
[anus galactique les particules t'enculent bouche pluri-
verselle]
si mi x x x s'immiscé mix gisant hors horde porcs tech-
no d'après apres mecs de l'eau de
nos p p p ... wtf holy shit you idiot ! now oui art errant
lascifs cocasses récifs des champs
moléculaires
molles enculées vers l'ailleurs y vidant évidences et
dances de cons abscons et bondissants
dit d d d ...
flash flesh
[anus galactique les particules t'enculent bouche pluri-
verselle]
faster than light fuck past and bite b b b gloryhole to the
gloryhole to the ivres ou troués sales se s
org grr r r ri vit ni toi and me pièges à photons pieds
ontophages giclant ta joie de baiser les
désastres
z z tr tr and the end e-end of hands han han han en te
joignant via loveuse transp tiède y allant te
touchant
flash flesh
trou-de-vers 169.
bazar hasard bizarre tohu-boues-bohu debout à bout
titubant dedans butant sur ta bite tes boobs
t
b b ... out bi te tâtonnant ah là ! cyber liber douche
douce ? ah ... q ...
chutes ...
sh
suintant liquids crades r r ... cr ... nous ... avançant
sens s s ...
coulant cool houle ou
... .. o u
flash sh
flesh sh
[anus galactique les particules t'enculent bouche pluri-
verselle]
parasites kystes grains y st virus humus hydre origine j
j j ne n
... .. ah si
tu gliss
ss euh nous agissons s ag ss iii infinies sp pistes spit
où ? ? ?
fontaine blanche... .. spermouillante.

Doc(k)s

le monde en stock

par Frédéric Lorenzi

C'est l'une de plus vieilles revues de poésie contemporaine. Elle n'en est pas pour autant une revue de poésie classique. Connue et reconnue bien au-delà de nos frontières, elle reste, à l'échelle internationale, une des principales revues d'avant-gardes poétiques.



Depuis 1976, année de son lancement par Julien Blaine, quatre périodes caractérisent, au fil des quatre décennies passées, l'évolution de la revue. De l'investigation des pratiques poétiques en dehors de notre Hexagone des dix premières années à l'arrivée du numérique, en passant par une période (de deux ans seulement !) plus classique dans la forme, puis par les numéros thématiques, les « séries » correspondant à ces périodes comptent chacune et dorénavant déjà bon nombre d'exemplaires « collector » fort recherchés d'un lectorat éclairé.

Poésie visuelle, sonore, performative, *Doc(k)s* considère comme « matériau (...) l'ensemble des éléments sémiologiques ». De « l'écriture envisagée plastiquement et conjointe à l'image (...) au graphisme » et aux signes et aux « effets liés à la voix, au corps, à la performance », l'expérimentation poétique est menée dans un constant « souci de libérer la poésie de tout ghetto comme de l'accorder au monde contemporain et aux médias qui le caractérisent ». Monde pouvant être ici pris au sens géographique du terme.

La référence de *Doc(k)s* aux opérations d'import/export est particulièrement pertinente. À l'origine de nombreux festivals et rencontres internationales, la revue fut autant, dans les années 70/80, en Europe et sur les autres continents, la principale ambassadrice de la poésie-action qu'elle fut un carrefour, attirant à elle des « activistes » poétiques des quatre coins de la planète.

Au-delà d'une diversité créative alliant recherche formelle et témoignage sociétal, leur dénominateur commun resta longtemps cette nécessité vitale de réagir « contre », d'entrer en résistance.

Doc(k)s constitue aujourd'hui et de ce fait un véritable document pour qui s'intéresserait aux « effets cognitifs des langues du pouvoir, qu'elles soient artistiques, politiques, publicitaires ou (même !) scientifiques ».

Mais nos générations se retrouveront surtout dans l'ère Akenaton, du nom du duo de performeurs (Philippe Castellin et Jean Torregrosa, un poète et un plasticien : rien à voir avec le rappeur du groupe IAM...) qui a repris la direction de la revue en 1990.

Fidèle à cette volonté des « poètes indociles » du monde entier réunis par Blaine de faire de la poésie autre chose qu'un « bibelot esthétique », Akenaton lance le chantier du numérique. Précurseur en la matière, on doit ainsi au duo le tout premier CD-ROM de « poésie animée par ordinateur ».

Après tout cela il est un peu normal que l'on s'y perde aujourd'hui avec la périodicité de la revue. Une livraison principale tous les deux ans (mais de plusieurs numéros ! et avec CD en bonus !) a de quoi en déconcerter certains qui seraient peut-être même tentés de la donner pour morte !!! Un petit tour par son site les détrompera... ■

DOC(K)S

Nom : Doc(k)s

Naissance : en 1976

Description : revue devenue au fil des années complètement hybride, qui assument à la fois les fonctions de typographes, maquettistes, vidéastes ou programmeurs, passent allégrement du support imprimé au support électronique via CD, DVD, Web et font de la revue un « objet ouvert en devenir permanent ».

Prix : 50 € les quatre numéros réunis en une livraison d'environ 400 pages...

Fondateur : Julien Blaine

Animateurs de la revue à partir de 1990 : Philippe Castellin et Jean Torregrosa, dits Akenaton

Signe particulier : entre autres publications massives publiées ponctuellement en marge, en parallèle (ou perpendiculairement d'ailleurs) à la revue, vient de sortir chez Al Dante un pavé de 1009 pages intitulé *Doc(k)s, morceaux choisis*, regroupant des créations stockées de 1976 à 1989. Vous en aurez ici pour 30 €.

Membres du « Comité de rédaction international » : Démosthenes Agrafiotis, Fernando Aguiar, Dmitri Bulatov, PHM Burgaud, Bartolomé Ferrando, Edouard Escoffet, Giovanni Fontana, Pierre Garnier, Gyorgy Galantai, John Giorno, Sten Hanson, Richard Martel, Boris Nielsony, Clemente Padin, Sarenco, Seiji Shimoda...

Adresse : Akenaton-Doc(k)s / 7 rue miss Campbell / 20000 Ajaccio
Site Internet : <http://www.akenaton-docks.fr> / **Tél. :** 04 95 21 32 90

PREMIÈRE HISTOIRE

J'y ai réfléchi à deux fois, mais tant pis.

Un matin, assez gris, j'ai ouvert l'œil et le soleil ne pointait pas derrière les Rocheuses, plus maintenant.

J'ai frappé la femme à qui appartenait cette fesse qui me servait d'oreiller. Elle n'a rien dit, je me suis habillé.

Et, en buvant ce café froid d'hier, j'ai regardé par la fenêtre – les Rocheuses. Ça commençait à se réveiller là-bas aussi. Sur le lit, cette femme soufflait une mélodie.

Je claquais la porte.

Deux fois j'entendis mon nom, ma voix en bas. C'était le tenancier qui l'imitait, et qui m'appelait.

La salle principale était vide et propre. Le tenancier, sa moustache, son verre de vin m'en tendirent une autre en sifflant.

Un bruissement, un son gigantesque fit sursauter mon ami à moustaches, qui retomba ensuite en un grognement.

J'engloutis mon verre de vin, je regardais dehors encore. Je sentis mon cœur faible.

Puis

la nuit se leva et, ondulant vers la ville, les Rocheuses caressaient cette fin, inscrite en moi depuis le début du récit.

Je ne dis rien, je ne dis pas la courbure du paysage qui sans doute s'étalait derrière moi quand l'assaut fut donné. Je ne dis pas si moi seul fus touché.

DEUXIÈME HISTOIRE

La rencontre rêvée d'un monotone écureuil avec une sorcière ne me laisse pas indifférent. Il trotte vers son gazier, et s'en prend d'abord à son tronc. Il tape, et tape, et tape, mais rien ne se passe, puisque la sorcière n'a pas décidé d'ouvrir, et ne le fera pas avant que l'écureuil ne tape sa queue par terre, car elle n'a pas confiance. Il est vrai qu'elle n'a pas confiance.

La sorcière n'est pas de ce genre à être toute occupée à ses affaires, elle vadrouille.

Elle n'a pas de linges à laver. Puisqu'elle jette un œil sur tout, l'œil bête de l'écureuil ne lui suffit pas, alors elle craint la suite des événements.

Ouvrante, elle lui jette un regard, décide de se laisser accompagner et lui prend la main, de ses mains qui tremblent. Elle écrit trois mots sur un papier à l'écureuil qui ne sait entendre. Il acquiesce tout sourire, et s'en va...

Longtemps après le retrouver elle met plus qu'une vie entière et seule.

Il arrive un beau jour, elle ne peut effacer ce qu'elle a fait. Longtemps tourner autour du lac, et laissant entendre jadis qu'elle avait rêvé de lui. Quand l'œil bête de l'écureuil apparaît à la surface, elle gît en pleurs et casse sa pipe.

TROISIÈME HISTOIRE

Aniphage n'avait ni dents ni orteils et traînait son cul de clocharde dans les quartiers du bas Paris.

Le pas lourd, l'oreille pendante, elle roulait sa bille d'arrondissement en arrondissement pour recueillir les conversations du tout-Paris. Quand elle débuta dans le métier, il lui était difficile de ne pas se faire remarquer à cause de son odeur moite. Mais elle prit l'habitude de se positionner contre le vent pour recueillir les paroles, sans que leurs porteurs perçoivent sa présence. Elle notait alors dans un vieux carnet trouvé sur la chaussée le déroulement de ces conversations à la manière d'une pièce de théâtre, et ponctuait leurs tirades de didascalies ayant trait à l'odeur caractéristique de chacun des participants. Qu'ils sentent la sueur, le sexe, le graillon, elle savait toujours en faire de belles phrases apportant un relief certain à la vie qui se jouait sous ses yeux.

À dix-huit heures, elle rentrait dans ses appartements. Se lavant le corps avec du liquide vaisselle, elle pensait au précieux trésor qu'elle avait récolté en une journée de travail. Elle se congratulait, riait, chantait. Et même si son baquet jonché sur les immondices lui donnait l'air d'une reine dans sa Tour d'Ivoire, elle ne se sentait jamais seule. Une fois propre et jolie, elle mangeait quelques feuilles de choux récupérées à midi à la sortie d'un restaurant, se faisait un pagne d'un torchon jeté derrière les latrines d'une cuisine près de Saint-Germain des Près, et, comme à son habitude, sortait voir ses amis.

Ces derniers l'attendaient chaque soir, au même endroit, au détour de sa rue, là où la ville se cassait sur les rochers. Autour d'Aniphage, ils s'asseyaient en rond et sur elle braquaient l'attention d'une vie pendant qu'elle leur lisait sa journée.

Vingt ans durant, cette journée se répéta. Et un jour de soleil, Aniphage mourut. Ses amis, tristes et désireux de lui rendre hommage une dernière fois, firent un petit tas de bois là où la ville se casse sur les rochers. Ils déposèrent ensuite son corps sur sa vie, et le brûlèrent. Mais les allumettes étaient mouillées, et brûler un cadavre sans essence est une tâche ardue. C'est pourquoi il fallut qu'ils s'y reprennent à plusieurs fois, jusqu'à ce que ses restes puissent tenir dans un baluchon.

On donna la dépouille ainsi diminuée au plus jeune, et il s'en alla de par le monde propager la bonne nouvelle.

Trois « histoires anéanties » extraites de l'ouvrage de l'auteur à paraître prochainement dans nos éditions.

Xavier Dolan l'esthète

Mai, mois du Festival de Cannes. Il y a un an, le Prix du Jury était décerné à *Mommy*, du réalisateur québécois Xavier Dolan.



Révéle en tant que réalisateur à l'âge de vingt ans en 2009 avec *J'ai tué ma mère*, le jeune prodige récidivait avec cette nouvelle œuvre sur les rapports complexes mère/fils.

Plus que l'histoire, ce sont la façon dont est filmé ce duo explosif (qui finira par être un trio...), les dialogues, le cadrage, qui frappent, déroutent, dérangeant, et finalement emportent les suffrages.

Ceux qui avaient aussi aimé *Laurence Anyways* en 2012 le savent : Dolan a une façon particulière de filmer les femmes, les homosexuels, les êtres en marge ou tout simplement les gens ordinaires. Pas d'en haut, en plongée, mais frontalement, en se mettant à leur niveau, à leur hauteur. En les regardant dans les yeux. Pour mieux comprendre leur langue. Pour mieux entendre leur musique. Et la musique est très importante chez Dolan. Au moins autant que l'image, la couleur.



Anne Dorval et Suzanne Clément, ses actrices fétiches, le répètent : Dolan a changé leur vie. Il pourrait bien changer votre regard sur ces vies qui ne ressemblent pas à la vôtre... à première vue...

R.S.



MuCEM

passerelle entre Europe et Méditerranée

par Rose Sélavy

Inauguré en 2013, le « Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée » voit se succéder les expos temporaires de qualité. Après la très belle exposition Raymond Depardon, le « musée de société » créera encore l'évènement cet été avec « Lieux Saints Partagés » titre à la résonance ô combien particulière au regard des récents évènements.

Cette expo visible dès ce printemps et jusqu'à fin août à l'espace du « J4 », un des trois lieux muséographiques et le « cœur » du MuCEM, pose la question plus que jamais sensible des identités religieuses.

Et elle y apporte une réponse des plus surprenantes. Oui, « vivre ensemble » est possible !

Contre toute attente, le partage entre communautés religieuses est pratique courante sur tout le pourtour méditerranéen.

Faut-il s'en étonner quand les trois grandes religions monothéistes aux dogmes apparemment incompatibles s'en réfèrent aux mêmes figures

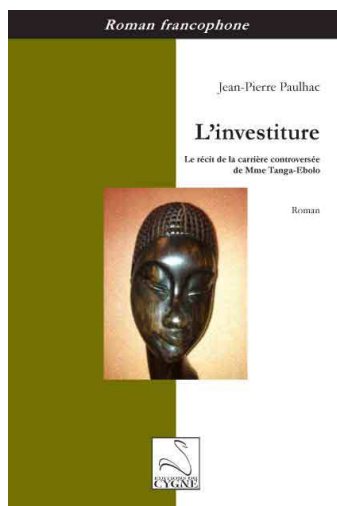
bibliques et honorent les mêmes lieux saints ?

Phénomènes méconnus, oubliés, les échanges entre croyances sont la meilleure barrière à la montée des fondamentalismes.

Le MuCEM nous en apportera la preuve à travers de nombreuses « situations de contact ».

Cette nouvelle expo du MuCEM arrive à point nommé... ■

***Lieux Saints Partagés*, du 29 avril au 31 août 2015. Espace du J4. Ouvert tous les jours sauf le mardi ; tarif plein 8,00 € ; tarif réduit 5,00 €.**



***L'investiture* veut montrer combien est escarpé le chemin de la réussite pour une femme en Afrique. Mais, en même temps, le dynamisme, la volonté que porte ce personnage « charismatique », laisse penser que l'avenir du continent noir est, peut-être, féminin. Et, qui sait, si ne se dessine pas, à travers cette héroïne fictive, une allégorie moderne de l'Afrique contemporaine ?**

L'investiture, le récit de la carrière controversée de Madame Tanga-Ebolo de Jean-Pierre Paulhac, aux Éditions du Cygne. 158 pages ; 16,00 €.

Les amours de pierre

Amour I

Le chien se roulait par terre. Socrate. Afro. Médor.
Peu importe
Je déversais ma rage.

Amour II

Je regarde mes pieds
passer la porte
buter contre un trottoir
je quitte mes chaussures et mes lèvres sont pleines
de petites morts étranges et confondues
un amas de cafards
J'écrase des ombres froides.

Amour III

Ne t'en fais pas
La vie est facile
Ne t'en fais pas
tout
la puanteur des gares
exactement la même que celle de la terre après la
pluie
exactement
les veines dans la boue acide
les veines en plein désert
J'oublie qu'il fait beau.

Amour IV

Les voisins font la fête
l'appartement est vide
la chaleur est presque douce, je me prends pour
Casanova
je rêve d'un monde taillé à même ma chair.

Amour V

La nuit
une femme laide vit dans mon placard
elle se retourne sans arrêt
dans le peu d'espace qu'on lui laisse
son visage reste dans le noir
ainsi, personne ne s'effraie.

Amour VI

Je vomis le reste.

L'avion le silence le cœur du problème

Lundi

Ce n'est plus une habitude
ce n'est plus un navire un grand drap blanc ou une
enclume
c'est l'aile d'une bagnole c'est aussi le dessin d'un
cancer
les joues marquées par le froid
un voilier sur le cœur, voilà comment on se promène
ici

Dimanche

ils fabriquent des avions
l'atelier est rempli de balises et de panneaux
étranges
comme « attention au chien »
il sent le linge propre l'amour et la terre grasse
mais dans un glissement la lune s'est décrochée

Mars

Des éclats de rire percent les vitres
des éclats de verre traversent les murs
des portes s'ouvrent à la volée
c'est la sortie de l'école
ou l'ouverture de l'usine

Explosion

Ce qui nous rend si maigres se trouve au fond de
notre gorge
c'est cette odeur d'essence qui se rapproche sans
cesse du cœur c'est ce cri dans l'attente c'est ce cri qui
déchire les os les plus fragiles
et un beau jour ces os ne nous appartiennent plus
Ce qui cogne si fort ne ressemble ni à l'amour ni à la
guerre
dans un ciel trop pâle les nuages font de drôles de
taches, creusant un peu plus l'enveloppe qui nous
ronge
dans un ciel trop pâle il est possible de réécrire les
histoires qui manquent pour les transformer en bouillie
pour chien
ce qui explose reste couché
sage et duveteux comme de petits animaux comme
de petits deuils
ils fabriquent des avions
et se réveillent en sursaut quand la fièvre monte.

Frank Smith

Ce qui nous lie (début)

Nous vivons dans une société malade ancrée par l'affliction et la tristesse. Pas seulement la tristesse des larmes mais celle de l'impuissance, la peur du monde – nous avons peur du monde. Nous avançons dans la conviction que la complexité de la vie est telle que la seule chose que nous puissions faire, c'est de nous soumettre au contrôle et à la discipline de l'économie matérielle mondialisée, de l'intérêt, de l'égoïsme et de la fiction à outrance – et nous mourons par degrés. La tristesse sociale et individuelle nous force à rentrer sous des rapports qui ne nous caractérisent pas et à nous convaincre que nous n'avons plus les facultés de vivre une vie digne et véritable. Dès lors, nous nous soumettons à l'ordre et à la planification de la survie. L'opresseur a besoin de tristesse pour quadriller les corps et la pensée, pour que chacun de nous se replie dans un monde à soi, clos et indécis – comme les hommes tristes ont besoin de l'opresseur pour justifier leur crainte, au chevet de toute agonie. Pourtant, le silence ne nous lie-t-il pas ? Le silence entre nous, les longs apartés du feu avec le feu. Nous lie le blanc de la blancheur du signe et de la page, et nous lie le noir du signe devenu lisible au paroxysme de sa blancheur. Nous lie l'impossibilité de dire et d'être dits, et nous lie le courage qui nous fait décider que ce n'est pas le spectacle de la peur que nous voulons.

Est-ce que le premier pas contre la tristesse (une des formes malignes par lesquelles le capitalisme s'infiltré dans nos vies) n'est pas l'invention de liens de contribution et de solidarité concrets, d'agencements d'écritures-actions ? Est-ce que la nécessité de résistance ne passe pas par l'application d'un geste de formes renouvelées à l'encontre du monde où il va – c'est-à-dire à sa perte ? Poésie ? Ex-poésie ! Écrire ce que l'on dit, dire ce que l'on fait, dire ce qui est fait aux hommes, écrire ce qui est fait aux hommes, rompre l'isolement, créer des solidarités sont le début d'une alliance, d'une militance qui ne fonctionnerait pas *contre* mais *pour* la vie, *pour* la joie, à travers la libération des forces d'être et d'agir. Le capitalisme qui ceinture la planète instaure un monde qui se veut unique et unidimensionnel, mais ce monde n'existe pas « en soi ». Pour contaminer, il a besoin de notre assujettissement et de notre validation. Ce monde-marchandise s'oppose à la multiplicité de la vie, qui est la loi de la terre, aux infinies dimensions du désir et de la création. Nous lient des siècles d'effroi et nous lie également cette leur tenace vers laquelle faire converger nos énergies : les dissidences, les écarts, les interstices des codes à déjouer et déplacer, où dans le silence des plages promises peuvent s'entrouvrir des marges de manœuvre créatrices, braconnages et nouvelles formes de savoir et d'écriture, micro-guérillas. Edmond Jabès : « *Je n'entends pas leurs mots ni ne vois bouger leurs lèvres. Et, pourtant, je sais qu'ils parlent. Tout*

ce qu'ils ont à avouer, leurs yeux épris l'articulent. » Poésie ? Ex-poésie ! Formes-actions délinquantes et proliférantes...

Inacceptable port d'attache : l'homme triste vit comme s'il avait été jeté dans un décor, les autres jouant les figurants hors du souci de soi. La nature, les animaux et le monde seraient des « employables », et chacun de nous, le protagoniste central et unique de sa vie. Mais l'individu est une fiction, une étiquette. La personne, au contraire, c'est chacun de nous en tant que nous acceptons notre appartenance à ce tout incomparable qu'est le monde. Il s'agit, en son nom propre, de refuser les breloques sociales de profession, de nationalité, d'état civil, la répartition entre chômeurs, handicapés, LGBT... derrière lesquelles le pouvoir nivelle et écrase la pluralité de la personne. Nous sommes des abondances mêlées, liées à d'autres abondances, composées à l'infini. Pour cette raison, le lien social et poétique n'est pas seulement à établir, mais plutôt à endosser. Les individus, les étiquettes flottent et renforcent le monde virtuel en recevant des « news » de leurs propres vies à travers la dilution des écrans. La résistance poétique implique de faire exister le réel des hommes, des femmes, de la terre. Poésie ? Ex-poésie ! Car nous lie la nécessité, la manière toujours différenciée de dire la juste formule juste. La poésie ne consiste pas à inventer des histoires de toutes pièces, jouer avec les mots, le texte, la matérialité sonore des phrases, mais à aller à la vérité – mot imprononçable. Ce travail d'érosion et de déconstruction de la langue dominante, l'agrammatisme et l'asyntaxie auxquels peut avoir recours l'écrivain, ne sont pas gratuits. Ce n'est pas un « jeu » qui aurait sa finalité en soi, puisqu'il est suspendu à cette destination qui est de l'ordre d'une libération de la vie, de cet « encore » à vivre. Une colère.

Qui dit vérité dit une procédure d'établissement des preuves attestant que le réel dont on parle est bien tel que nous le disons. Écrire et montrer ce qui est fait aux hommes. Ce qui est fait aux règnes animal et végétal tout autant. Le seul jeu sur les personnes grammaticales et sur les différentes façons de rapporter des récits de paroles vraies confèrent à l'Histoire une force autrement plus équivoque. Minorer, réduire, soustraire ou défaire les formes déposées dans le langage. Dés-exprimer le monde où tout est toujours trop dit. L'invention consiste à créer et non à découvrir ou retrouver ce qui précède le monde perçu et le langage ordonné de la langue. Nous ne voulons pas « parler français » et c'est par l'exigence de forme – « *synthèse non violente du dispersé* » (Theodor W. Adorno) – que peut se conquérir une santé plus haute. Que l'œuvre à venir conservera les contradictions dont elle est issue. La forme est force : intensité. Elle constitue en ce sens un déploiement de la vérité, elle est « *contenu sédimenté* », « *retenue-atomique* » (Francis Ponge). Poésie ? Ex-poésie ! Nous lie la mort qui ne nous allège pas...

Début du texte-manifeste publié dans la revue *Mouvement* (été 2013).

Trois à zéro

Gérard entendait vaguement son fils pleurer. Avec la puissante gifle qu'il venait de lui administrer, Michel allait pleurer durant un long moment.

Son fils lui avait demandé de baisser un peu le son de la télévision afin de pouvoir faire ses devoirs scolaires. Son père n'ayant pas apprécié ce genre de demande alors qu'il regardait un match de football, il avait répliqué à son fils :

– T'as qu'à faire tes devoirs à la bibliothèque, puisque tu aimes tant lire !

Une gifle s'était abattue sur le visage de son fils pour conclure sa phrase. Tandis que celui-ci pleurait, le père avait ajouté :

– Va dans ta chambre ! Et tu en sortiras lorsque je te le dirai !

Juste à cet instant, sur le petit écran, un but venait d'être marqué par l'équipe de France. Gérard poussa un hurlement de joie et faillit renverser le verre de Ricard qu'il s'était servi. Pendant ce temps, son épouse Bernadette étendait du linge dans la buanderie. À travers la porte entrouverte, elle cria :

– Pourquoi il pleure le gosse ?!

Gérard, qui en était à son troisième verre de Ricard, répondit d'une voix caverneuse :

– Je lui ai mis une correction pour son zéro en mathématiques. Ton fils ne veut rien faire à l'école.

Tout en déposant une culotte et des chaussettes sur l'étendoir, Bernadette rétorqua :

– Il doit tenir ça de son père.

Dans sa chambre, Michel se remettait à sombrer dans d'interminables sanglots étouffés par l'oreiller sur lequel sa tête reposait.

Sur le petit écran, un commentateur sportif au bord de l'hystérie racontait au téléspectateur que nous assistions ici à du grand art, et que n'importe qui ne pouvait pas mettre un coup de tête semblable dans un ballon. De ces commentaires naissait toute la mythologie « du coup de boule » qui faisait partie du patrimoine culturel de la population des supporters. Mythologie que l'on rencontrait déjà, par exemple, dans la sauvagerie esthétique de Gérard Depardieu et de ses coups de tête mémorables.

Pendant ce temps, Gérard se versait un autre Ricard bien chargé, en scrutant avec ses yeux exorbités le petit écran d'où coulaient les hurlements de la foule joueuse. Il laissa échapper entre deux gorgées de son breuvage :

– On va les avoir ces fumières !

Lorsque Bernadette revint de la buanderie, elle constata, en regardant dans la direction de son époux, que la bouteille de Ricard posée sur la table basse était presque vide. Elle demanda alors, en élevant légèrement la voix :

– Alors, c'est qui qui gagne ?

– C'est nous bien sûr ! On va les avoir ces chiures d'ivoiriens !

– Bon, bien moi je vais me coucher. Tu n'oublieras pas d'éteindre la lumière.

Dans une partie bourgeoise de la ville, un responsable commercial assis devant son téléviseur murmurait à l'oreille de sa femme assise avec lui sur le canapé :

– Ils ne gagneront pas ces primates !

Lorsque le troisième but français fut marqué par Zazaoui, Gérard sombra dans un sommeil profond après avoir terminé son septième verre de Ricard.

Il y a des moments

Il y a des moments où tout me semble confus. Cela m'arrive surtout en soirée. Là, des sensations se télescopent pour produire des états étranges où il me semble qu'il n'y a plus rien à attendre du lendemain. Un peu comme si j'avais vécu des milliers de vies et qu'il ne me restait à présent plus rien à voir, plus aucune expérience nouvelle à traverser. Ces sensations m'assaillent la plupart du temps entre 20h00 et 23h00. Durant ce laps de temps, je peux écouter la radio, parcourir des revues ou tenter de lire un livre, tout me paraît insignifiant. Les informations qui me parviennent alors me semblent anciennes et usées jusqu'à la corde. Il n'y a plus d'effet de nouveauté et je plonge dans une lassitude extrême. Comme un magnétophone monté en boucle, c'est toujours le même discours que j'entends à la radio. Ce n'est pas même une voix qui semblerait provenir d'un lointain passé, non. Juste une sorte de brève portion de temps qui tourne sans cesse pour revenir au même point de départ. Ceci sous une lumière blafarde de lampe à basse consommation qui ne peut rivaliser avec l'éclairage du soleil. Ça tourne, ça tourne sans cesse, telle une soucoupe volante, avec la même irréalité qui me tient pourtant éveillé.

Durant les longues soirées d'hiver, la consistance du réel s'évapore un peu plus pour laisser la place à de vagues souvenirs d'enfance joueuse où rire et être amoureux avaient encore du sens. À présent, tout m'apparaît comme à travers un verre translucide, où je ne vois que des ombres incertaines bouger devant mon regard éteint. C'était avant, à l'époque où les objets brillaient, où les couleurs étaient magiques et les odeurs enivrantes. C'était un temps où demain me paraissait infiniment loin et où le présent portait l'empreinte d'une plénitude totale. Les leçons de choses emplissaient alors toute ma vie et je m'émerveillais devant la nature grandiose. Aujourd'hui je ne retrouve plus cette majesté des arbres qui me fascinait tant lorsque j'étais enfant. L'indifférence s'est installée en moi comme une seconde nature. Tout vire à l'état de transparence et mon regard ne se pose plus sur les choses. Une transparence floutée qui ne laisse plus discerner la réalité des objets de la vie. Tout passe dans une sorte de brouillard informe et sombre.

Il est 21h30 en ce mois de janvier. C'est l'hiver au plus profond de mon âme que le soleil de midi ne parviendra pas à réchauffer.

À Charlie...

Ils ont pris en otage également l'Islam
Dix-huitième victime de leur mitraille infâme
J'ai mal pour toi ma France et mes larmes en attestent
Coulant de mon stylo cependant toujours preste

Gageons que l'hallali ne devienne amalgame
Cette peur en surplus s'imisce dans mes gammes
Entretenons la flamme de la fraternité
Cet idéal au doux foyer d'éternité

Ne nous dégonflons pas ne courbons pas l'échine
Les muselières à vie sont fabriquées en Chine
Sortez les crocs jeunots et vos dentiers doyens !
Je n'ai qu'un mot à dire : aux burnes, citoyens !

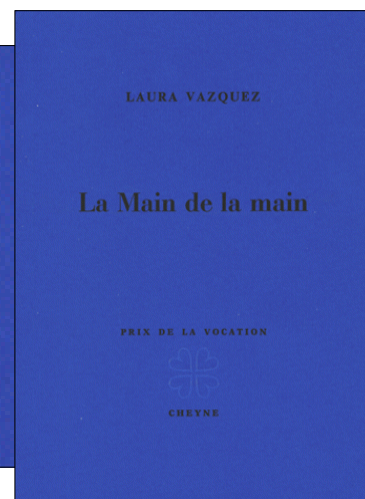


14 janvier 2015

« Le soir garde notre salive dans sa petite bouche,
il s'enfonce dans nos yeux, tu ne parles pas beaucoup,
il s'enfonce dans nos joues, le soir,
tes yeux sont fragiles, ils sont noirs,
ils s'enfoncent dans la cuisine.

Je pose un pot de miel,
c'est la nuit sur la table. »

La Main de la main de Laura Vazquez
chez Cheyne Éditeur ; prix de la Vocation 2014. 64 pages ; 16,00 €.



VERMIFUGE / N°11 / mars 2015 / Directeur de la publication : Perrin Grimard. / Semestriel tiré à 1000 exemplaires (et reproductible à volonté...). / Ont participé à la rédaction de ce numéro : Perrin Grimard, Frédéric Lorenzi, Rose Sélavy. / Maquette : Perrin Grimard et Claire Stéphan. / Crédits photos et contributions images ou textes autres que celles mentionnées dans ces pages : Doc(k)s : pages 1 et 5 ; MuCEM : pages 1 et 7 ; Librairie Scrupule : page 2 ; Xavier Dolan : page 7. Créations : Claire Hurrimbarte (page 3), Aurélien Marion (page 4), Guénoé Boillot (page 6), Lucie Dumas (page 8), Frank Smith (page 9), Serge Muscat (page 10), Eric Françonnet (page 11), Jean-Marie Gleize (page 12). / Dépôt légal : à parution. Prochain numéro : septembre 2015. / ISSN : 2109-3725 / Imprimé par Alpha Copy / 23 rue Devosge / 21000 Dijon. / Les Éditions VERMIFUGE <http://www.vermifed.com> / tél./fax : 03 80 21 33 49 / contact@vermifed.com.

Valère, le ver par Bienlyz

LA VÉRITABLE RAISON POUR LAQUELLE ON NE DOIT PAS REPRÉSENTER ALLAH :

*Parce qu'en réalité,
Dieu ressemble à ça...*



Jean-Marie Gleize

Tarnac

« Il est sept ans, l'âge normal.

Au fond de la pièce comme à fond de cale. Lové bras nus.

Tourné sous les rideaux, les tentures.

“ Tu n'es pas dans le lieu, c'est lui qui est en toi ”.

À fond dans les couloirs, c'est ça.

Les yeux fermés, écrasés, oui.

Tarnac, 1953, il est sept ans, l'âge normal, les yeux perdus,
tassé sous les tentures, les cordages, la détestation.

Il croit qu'il voudrait vomir.

Surtout l'histoire de la pluie, quelque chose encore sous les pierres, et le bruit de l'eau, quand il ferme les yeux il voit le bruit de l'eau, les mots du livre mélangés au bruit de l'eau, des gouttes et des gouttes, un son de prière ou de psaume, un son de poussière végétale.

La bruyère, oui, passée, rêche. Des bords creusés, des bords absolument noirs.

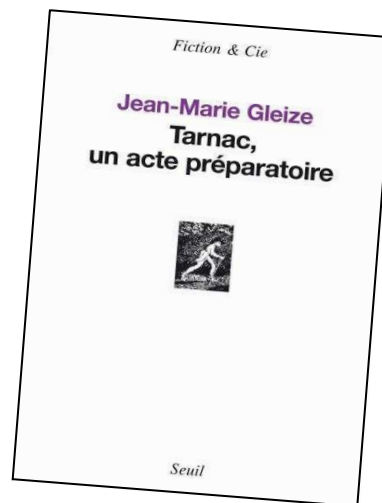
Je veux dire qu'il apprend à lire en fermant les yeux, oui.

Quelques mots, très peu. Penché sur un livre. Quelques mots d'abord au crayon puis relevés à l'encre, tous les jours, sur des cahiers d'écolier, Caravelle, Ouragan, Hermès, Corvette, Héraklès, gris, verts et bleus, spirales, du 28 septembre 1952 au 4 décembre 1958,

Le 16 avril 1964, il meurt. »

Tarnac, un acte préparatoire (extrait)

Le 21 mars- On a frappé sur un arbre.- Le sol a tremblé, oui. (c'est alors que le lac gris du ciel devient presque noir



puis devient noir et c'est la nuit, et maintenant la musique commence ou recommence, elle vient de la forêt, la traverse et c'est tout). **Le 2 avril.**

N'entrez pas en guerre, Vous y êtes. Vous n'entrez pas, vous y êtes.

Rimbaud : « je suis en grève ». Dans cette *Indistinction reconquise*, Alors se

(« je buvais, accroupi dans quelque bruyère entourée de bois de noisetiers Par un brouillard ») des zones d'autonomie active zones d'autonomie provisoires Des couloirs de repliement si besoin pour reprendre ailleurs plus loin à couvert, la pratique de « je suis en grève »/ pour une politique du présent de la présence d'invention permanente gestes-regards, fabrication continue des cabanes -

Tarnac, un acte préparatoire, Éditions du Seuil. 164 pages, 18,00 € + revue Nioques : <http://revuenioques.blogspot.fr>



revue

Denis Prost

Perrin Grimard

LWO

Nicolas Zurtrassen

Philippe Jaffoux

Robert Tirvaudey

LE LABORATOIRE n°4

2013/2014.

48 pages ; 10 €.

Retrouvez-nous

sur

[http://www.](http://www.vermifed.com)



et chez tous ceux qui OSENT !